

## CHAPITRE XI.

## PETITS MAMMIFÈRES.

## RONGEURS.

1. PORC-ÉPIC (*Hystrix stegmanni* F. MÜLLER); nom indigène : « Kinyogote » ou « Kinyokote ».

Ce grand rongeur, qui pèse jusqu'à 20-25 kg, existe aussi bien dans les plaines du lac Édouard que dans les régions des volcans où il est même très commun et où il cause des dommages considérables aux cultures vivrières des indigènes. Il est assez rare de le rencontrer pendant le jour, car il se tient alors caché dans des souterrains, des grottes ou des galeries qu'il se creuse lui-même.

Il se nourrit surtout de racines et de tubercules, mais il mange aussi du maïs, des haricots, des petits pois, du sorgho, etc., ce qui en fait un animal très nuisible aux cultures indigènes. Il est également néfaste au potager et au jardin de l'Européen, bien qu'il soit assez exclusif dans son goût pour les plantes d'Europe; par contre, quand il en a apprécié une, il y revient nuit après nuit jusqu'au moment où il n'en reste plus rien. J'ai vu ainsi un jardin où il avait déterré, pour en ronger les tubercules, plusieurs rangées d'arums, chaque rangée étant de 80 m de long. De même, dans le potager, outre les pommes de terre, il est très friand de betteraves, de carottes, d'épinards et, comme dit plus haut, de haricots.

On l'aperçoit fréquemment sur la route, le soir, à la lumière des phares d'auto et, quoi que fasse le conducteur pour l'éviter, il en écrase chaque année un certain nombre sous son véhicule. J'en ai rencontré deux un soir, dans un tournant de la route près de la rivière Ndata, et l'un d'eux a été tué par la roue de ma voiture. Dans le pneu étaient implantés près d'une vingtaine de ses piquants, ceux-ci n'avaient toutefois pas percé les pneumatiques qui étaient presque neufs.

On voit le plus souvent ces animaux par couple, rarement seuls, mais il m'est arrivé d'en rencontrer jusqu'à cinq ensemble sur la route. Ils ne sont pas très rapides et l'homme peut facilement les rattraper à la course; aussi les indigènes en tuent-ils assez bien à coups de lance au clair de lune. Quand le porc-épic se rend compte qu'il ne peut plus échapper à la poursuite, il s'arrête brusquement et charge à reculons, en dressant ses piquants. Ceux-ci sont de longueur différente : les uns arment la tête et le dos, les autres, plus petits, sont disposés en cercle à son arrière-train; ils sont ouverts

et creux en forme de clochette allongée et produisent, par leur frottement entre eux, un bruit caractéristique. Tous ces dards sont solidement encastés dans l'épiderme et susceptibles de frapper assez violemment un adversaire pour que plusieurs restent plantés dans la peau de celui-ci. C'est probablement ce détail qui est à l'origine de la légende répandue parmi les indigènes qui prétendent que l'animal peut projeter ses piquants sur son agresseur quand il le charge.

A part l'homme, le porc-épic a peu d'ennemis. Le léopard l'attaque s'il est pressé par la faim, mais il ne le tue pas pour le seul assouvissement de ses instincts sanguinaires, comme il le fait avec les animaux domestiques quand il parvient à s'introduire dans une étable ou dans une porcherie. Il arrive, en effet, que le porc-épic sorte victorieux d'une lutte contre un léopard, et l'Administrateur territorial de Ruhengeri m'a ainsi montré une peau provenant d'un de ces fauves qui avait été tué dans un combat avec ce rongeur. Ce curieux animal, capturé jeune et bien traité, se laisse apprivoiser facilement, mais il faut le tenir dans un enclos où il ne puisse se terrer. Il est prudent de ne pas le laisser entrer dans une maison d'habitation car il est rempli de vermine, poux, puces, tiques et autres insectes désagréables. Les ravages qu'il fait dans les cultures ont incité le Gouvernement à payer aux indigènes, dans certains territoires où il est nombreux, une prime pour chaque porc-épic tué. Il n'est pas difficile à piéger, car il suit presque toujours le même chemin et se laisse alors prendre au nœud coulant ou à tout autre engin placé sur sa piste habituelle.

2. LIÈVRE (*Lepus capensis crawshayi* DE WINTON); nom indigène : « Nkwavu » (Kinyaruanda), « Sungula » (Swahili).

Le petit lièvre d'Afrique était, antérieurement à 1934-1935, très commun dans les plaines du lac Édouard comme dans la plaine de lave au Sud des volcans. Dans les premières on le rencontrait un peu partout, mais il était particulièrement abondant le long des rives Sud du lac et des rivières.

Ce menu rongeur a été la première victime des lycaons qu'il excitait par son départ brusque du gîte. Sitôt débusqué il était poursuivi et ne pouvait échapper que par miracle s'il trouvait où se terrer. J'observais un matin une bande de lycaons un peu au Sud du poste de Gabiro, quand je les vis soudain prendre en chasse plusieurs lièvres dont aucun, je pense, ne put se sauver. Le même cas se présenta de nouveau un jour où je me trouvais sur la colline de Kamohorora.

Le lièvre d'Afrique est considérablement plus petit que celui d'Europe, et c'est la raison pour laquelle on le qualifie souvent de « lapin ». En réalité, il n'a rien du lapin et, à tout point de vue, il est le digne frère du lièvre d'Europe. Il a le même pelage, la même aptitude à la course et les mêmes mœurs que ce dernier et, comme lui, il mange ses crottes noires; c'est du moins ce que j'ai pu constater, car je n'ai jamais vu que des crottes claires dans les plaines, alors que dans les intestins de l'animal on trouve les deux.

Le lièvre, en Afrique, ne fait pas de terrier, mais, poursuivi, il profite du premier trou qu'il rencontre ou qu'il connaît pour s'y réfugier. Les termitières, par exemple, sont souvent pour lui un asile sûr.

Dans la plaine de lave près du lac Kivu, il s'abrite surtout à l'intérieur des excavations produites par le refroidissement des coulées et je ne suis jamais parvenu à lever un lièvre pendant le jour dans ces régions. Dans les plaines du lac Édouard, il se cache ou gîte soit dans un buisson, soit dans des touffes d'herbes, notamment dans la graminée genre *Digitaria*.

Son ennemi diurne est dans le ciel : c'est tour à tour l'aigle, le vautour, le marabout, le corbeau et autres rapaces. Comme le lièvre d'Europe, il a généralement deux ou trois jeunes par nichée, mais je pense qu'il a au moins trois portées, sinon quatre, par an, car on peut voir les levrauts en toute saison. Bien des nichées sont détruites par les oiseaux de proie, les lycas, les hyènes ou par les petits carnassiers, et l'espèce ne se maintient que parce qu'elle est plus prolifique que celle d'Europe, sa fécondité n'étant pas, comme dans nos pays, freinée par les saisons.

Outre les ennemis naturels que nous venons de citer, le lièvre, dans le Ruanda-Urundi, en a deux autres tout aussi redoutables, à savoir le chien indigène et l'indigène lui-même. En 1922, je commandais une opération militaire dans cette région, au Nord de Kitega, et nous étions accompagnés de plusieurs notables flanqués eux-mêmes de leurs chiens de chasse. N'ayant rien à donner à ces chiens comme nourriture, ces notables battaient la brousse avec eux et il leur fallait chaque jour de quatre à six lièvres pour ravitailler la meute. Mis ainsi en appétit, les chiens prennent peu à peu l'habitude de poursuivre seuls le lièvre, la pintade et les francolins, et deviennent de terribles destructeurs de gibier.

Un certain nombre de lièvres sont également tués le soir par les autos. Ils aiment en effet à venir sur la route et, pris dans l'éclat des projecteurs, ils courent devant la machine pendant quelque temps jusqu'à ce que, sentant leurs forces faiblir, ils bondissent sur le côté ou, ce qui arrive fréquemment aussi, font demi-tour et viennent se heurter mortellement contre le véhicule.

J'ai parfois essayé de tenir de jeunes lièvres en captivité, de les élever dans des cases à lapin, mais je n'ai jamais réussi à les conserver en vie plus de quelques jours. Tous les lièvres d'Afrique que j'ai pu examiner avaient les oreilles remplies de tiques et dégageaient une odeur de gibier très prononcée.

3. LOIR VOLANT (*Anomalurus pusillus* THOMAS); nom indigène : (à Kibumba) « Mbeke ».

On appelle ordinairement écureuil volant le loir volant qu'on rencontre dans les forêts équatoriales de l'Afrique. L'écureuil volant n'existe qu'en Asie et en Amérique du Nord.

Le loir volant est un très beau petit animal, un peu moins grand que le lapin sauvage d'Europe. Étant de mœurs nocturnes, il ne se montre que rarement le jour; il m'est arrivé cependant d'en rencontrer trois, un matin, sur le petit volcan Nyasheke-Sud, à environ 7 km de la grand'route Goma-Rutshuru à l'Ouest de son embranchement vers Nyamuragira-Mushari. Je venais d'atteindre cette petite colline couverte d'une superbe forêt primaire comprenant notamment l'*Entandrophragma* sp. à tronc droit et haut de 25 à 30 m, quand brusquement j'entendis au-dessus de moi des cris perçants et vis trois loirs volants se hisser prestement le long du tronc d'un arbre. Arrivés presque au sommet, à une bonne vingtaine de mètres au-dessus du sol, ils se laissèrent tomber en une sorte de vol plané pour remonter, avant de toucher terre, vers le tronc d'un autre arbre distant de 6 à 8 m. Pendant leur chute, ils avaient l'air de s'aplatir et de s'élargir. A peine avaient-ils atteint l'arbre voisin qu'ils grimpaient rapidement jusqu'aux premières branches pour se jeter de là vers un nouvel arbre plus éloigné encore et ils continuèrent ainsi jusqu'au moment où je les perdis de vue.

Je croyais d'abord que cette bête était très rare dans les forêts du Parc National, mais, en août-septembre 1939, deux journalistes anglais, MM. GANDAR DOWER et RIDDEL, dont nous avons déjà parlé plus haut, avaient établi, dans la fourche d'un grand arbre situé dans le marais de Maru près du ravin de Kanyamagufa, une plate-forme à une dizaine de mètres au-dessus du sol. Ils voulaient, de ce poste d'observation, prendre des photos des animaux qui seraient de passage la nuit, tels des éléphants, des hylochères, des damans, etc. La nuit avait à peine commencé que nos deux hommes, aux aguets sur la plate-forme, se trouvèrent entourés, sur leur arbre et sur ceux du voisinage, de loirs volants qui, jusqu'au matin, ne cessèrent de s'ébattre autour d'eux.

Je m'étais un jour arrêté, sur une fin d'après-midi, un peu après le coucher du soleil, dans la forêt de Kibumba. La nuit tombait et, brusquement, les arbres semblèrent s'animer pendant quelques instants. De partout fusaient de petits cris aigus, des mouvements agitaient la ramure et des silhouettes couraient sur les branches qui se dessinaient sur le fond du ciel. Puis, de nouveau, le calme et le silence se rétablirent. C'étaient des loirs volants qui commençaient leur sortie de nuit.

Dans cette même région, quelques colons étaient occupés au début de cette guerre à déboiser un terrain au pied de la colline Kabvumu pour y créer une culture de pyrèthre. Le sol était couvert de *Polyscia fulva* (essence de forêt secondaire). Quand tombait un arbre aux branches ou au tronc creux, il arrivait que des loirs volants sortaient de ces retraites et l'on en tua ainsi quelques-uns.

Cette petite bête, un peu plus grande qu'un écureuil ordinaire, possède une fourrure superbe, mais son caractère est très méchant. J'ai cependant entendu dire que, capturée jeune, elle se laisse apprivoiser.

Dans le Parc National, il existe un autre petit loir, le *Claviglis vulcanicus*, qu'on appelle ordinairement le « Rat de bananier » du fait qu'il construit son nid dans cette plante. Il ressemble, comme l'autre, à un petit écureuil et a une longue queue touffue. Il est de la taille d'une grande souris et son pelage est brun-rouge.

4. RAT-TAUPE (*Tachyoryctes ruandæ* LÖNNBERG et GYLDENSTOLPE); nom indigène : « Fuku ».

On trouve ce petit rongeur non seulement dans le Parc National Albert, mais partout dans le Ruanda-Urundi et dans le Kivu. On l'appelle ordinairement le rat-taube à cause de ses galeries souterraines qui ressemblent à celles de notre taube d'Europe. C'est un petit animal de la taille d'un cobaye. Les indigènes en prennent un grand nombre, car ils le piègent facilement au nœud coulant et ils trouvent presque toujours des acheteurs pour les peaux parmi les Européens. Il y eut, après la première guerre mondiale, une forte demande de peaux à fourrure de toutes sortes et l'on en exporta du Ruanda-Urundi des centaines de milliers provenant de ce petit rongeur et qu'on vendait comme peaux de taube bien qu'elles n'en eussent pas la qualité. Ce commerce est presque totalement tombé. Si les indigènes continuent à tuer ce petit rongeur, c'est surtout à cause des dégâts qu'il fait dans leurs cultures, où il se nourrit essentiellement de racines, et qu'il abîme en y élevant des taupinières.

5. RAT DE GAMBIE (*Cricetomys dissimilis proparator* WROUGHTON); nom indigène : « Shiha » ou « Nshiha ».

Ce grand rat est assez commun dans la région des volcans, notamment à Kibumba où les indigènes lui font une chasse impitoyable à cause des ravages qu'il fait dans leurs stocks de maïs, de sorgho, de haricots, de petits pois, l'accusant même de voler toutes sortes d'objets dans leurs huttes.

Ce rat est de la taille d'un furet. Sa queue est nue comme chez le rat ordinaire, mais sa peau, assez jolie, ressemble à celle du duiker bleu et peut être utilisée dans la pelleterie. Ce qui m'a le plus étonné chez ce rongeur, c'est le développement anormal des organes génitaux chez le mâle.

6. RAT DE ROSEAU [*Thryonomys (Chæromys) harrisoni* THOMAS et WROUGHTON]; nom indigène : « Ngesi », en swahili « Simbiliki ».

Ce rongeur, qui est d'une taille intermédiaire entre celle du hérisson et celle du lapin, est assez commun dans les régions couvertes de *Pennisetum* et dans les roseaux qui croissent au bord du lac Édouard. Il se nourrit des graminées de brousse et de racines. Les indigènes le recherchent plutôt comme nourriture pour leurs chiens, car ils ne le mangent pas eux-mêmes. Dans l'intérieur de la Colonie, c'est au contraire un animal fort apprécié par les noirs pour sa chair. Son nom indigène de « Ngesi » provient de son habitat, ce mot désignant un lac ou un étang généralement bordé de roseaux.

## HYRACIENS.

7. DAMAN ou HYRAX ou « RAT » DE LAVE (*Dendrohyrax arboreus adolfi-friederici* BRAUER); nom indigène : « Mbelele ».

Dans toutes les régions des volcans, on trouve ce petit mammifère grand comme un lapin sauvage, qu'on voit tantôt dans les arbres, tantôt à terre ou dans la lave encore récente où il vit par familles souvent nombreuses. C'est ainsi que, dans la coulée du volcan Rumoka près de Nzulu (entrée de la baie de Sake), j'ai aperçu, dans les creux ouverts entre les blocs, des familles — et il y en avait partout — qui comptaient plus d'une douzaine de membres. Dans la forêt, ils restent plus souvent à terre; ils se tiennent rarement, le jour, dans les arbres et y sont généralement seuls ou par couples. C'est l'animal le plus commun dans ces parages où il est répandu par millions. Il niche dans un arbre creux ou dans une excavation et a normalement un ou deux jeunes par portée.

Dans les forêts des volcans, le daman constitue la principale nourriture des léopards, et c'est son abondance qui attire et entretient un si grand nombre de ces félins dans les plaines de lave. C'est d'ailleurs une proie facile, il n'est pas très rapide et il prolifère à ce point que les indigènes peuvent les capturer par centaines de mille annuellement, rien que dans les régions autour des volcans. Le Décret du 21 avril 1937 sur la chasse et la pêche au Congo Belge classe le daman parmi les animaux protégés, du moins certains d'entre eux (tableau II : « Les Damans de roche et de lave »), mais, actuellement encore, sa peau fait l'objet d'un commerce étendu dans ces régions.

Cette protection officielle est-elle motivée ? Il faut, je suppose, en voir la raison dans le chiffre impressionnant des peaux exportées de la Colonie et aussi dans le fait qu'en dehors des régions des volcans le daman est un animal plutôt rare et qu'il convient donc d'épargner. A ces raisons il faut ajouter que sa préservation a été proposée par le Congrès International de la Protection de la Faune Africaine. Pourtant nos voisins britanniques, dans l'Uganda et dans le Kenya, n'ont pas souscrit à cette proposition ni tenu cette protection pour nécessaire. La question vaut donc d'être discutée.

Si l'on ne considère que l'animal, sa protection n'entraîne aucune suite fâcheuse pour les cultures indigènes. Il ne mange en effet que des herbes de la brousse, notamment l'oseille sauvage (*Rumex maderensis*), une aspérule et cinq ou six autres plantes dont un « Star grass ». Son habitat se confine dans la forêt et se limite à la plaine de lave. Il n'est donc nullement nuisible.

Mais si l'on considère son incidence sur la vie de l'indigène, la question change d'aspect. Étant facile à prendre au nœud coulant, le daman était une des rares bêtes de brousse que le noir des régions des volcans pouvait se procurer et qu'il mangeait depuis toujours, ses moyens ne lui permettant

pas de s'approvisionner d'autre viande. La peau ne lui était d'aucune utilité; c'est seulement après l'arrivée de nombreux Européens dans le pays, il y a une vingtaine d'années à peine, qu'il a trouvé pour elles un marché où il pouvait en obtenir à cette époque 1 franc pièce. Tel était encore le prix quand le Décret du 21 avril 1937 mit fin à la chasse aux damans et à l'exportation de leurs peaux. Mais l'indigène continua à chasser l'animal à titre de victuaille et, d'autre part, il y eut toujours des Européens pour acheter les peaux qui aujourd'hui se payent, à l'état brut, de 15 à 20 francs pièce. Le Gouvernement est intervenu plusieurs fois pour mettre fin à ce commerce illicite, mais sans résultat. C'est ainsi qu'un jour, chez un résident à Kisenyi, on saisit et l'on brûla près de 2.000 peaux tannées. Quelques jours après le commerce avait repris.

La protection officielle du daman a donc privé l'indigène honnête de la seule viande qu'il pouvait manger et du revenu qu'il tirait de sa dépouille. D'autre part, la chasse illicite procure aux contrevenants de tels gains qu'ils sont enclins à cesser toute activité en dehors de celle-là, alors que la crise de la main-d'œuvre est très aiguë dans tout le pays. De ce point de vue, on peut dire que la protection du daman a eu des résultats plus discutables.

Si enfin on se place au point de vue du Parc National, la situation présente y provoque des incursions continuelles, l'indigène y piégeant plus tranquillement, car si nos gardes viennent à découvrir des engins prohibés, le noir les remplace aisément, un lacet et deux morceaux de bois taillés étant vite faits. Un de nos gardes de la région fort peuplée de Rugari m'a un jour remis plus de 40 de ces lacets qu'il avait trouvés en bonne place dans la forêt, mais du braconnier même il n'avait pas aperçu la moindre trace.

Le daman capturé jeune s'apprivoise facilement. Lady BADEN-POWELL, qui visitait en 1941 le Parc National, avait un sujet qu'elle tenait depuis plus de trois ans, qui l'accompagnait partout et qui, comme la plupart des bêtes devenues familières, mangeait à peu près tout ce qu'on lui donnait : pain, légumes, sucre, etc.

A l'état sauvage, le daman est prompt à mordre et il peut causer des blessures sérieuses avec ses longues dents qui rappellent en petit les défenses de l'hippopotame. Il est cependant facile à prendre quand on le saisit par le cou. A en juger d'après ses dents, on le classerait parmi les rongeurs, ses défenses ressemblant autant à celles d'un porc-épic qu'à celles de l'hippopotame, mais, chez le premier de ces animaux, les dites défenses sont des incisives et chez le dernier ce sont des canines. Il est cependant classé parmi les ongulés, où il forme la famille des *Procaviidae*, qui tient autant du proboscidiien que du rhinocéros.

Le daman est un animal très propre; même en brousse il va toujours au même endroit pour ses besoins naturels et il est extrêmement rare qu'on tombe sur ces dépôts toujours discrètement cachés. Un détail caractéristique chez le daman est la touffe de poils qu'il porte au milieu du dos.

Les visiteurs qui font l'ascension du Nyamuragira ou des autres volcans sont souvent intrigués, le soir, par des cris stridents qui se font entendre dès la tombée de la nuit. On perçoit généralement trois cris brefs, puis deux plus longs qui sont répétés de tous côtés. Ce concert dure quelque temps, parfois une demi-heure ou même plus, puis ces bruits cessent pendant quelques heures pour reprendre de plus belle au cours de la nuit. Ils sont produits par les damans et l'on est étonné d'apprendre qu'une si petite bête puisse émettre un cri si pénétrant.

## TUBULIDENTÉS.

ORYCTÉROPE (*Orycteropus æthiopicus* SUNDEVALL); nom indigène : « Nyaga » (Ruanda), « Nyamulima » (Swahili).

Si l'on rencontre rarement l'oryctérope, c'est qu'il est un animal nocturne et, comme la taupe, souterrain. Quand il sort de sa galerie, ce n'est que pour rentrer sous terre aussitôt qu'il aura trouvé une termitière occupée susceptible de lui fournir, à mesure qu'il la creusera, toute la nourriture voulue.

L'oryctérope est le fourmilier d'Afrique, le vrai fourmilier (le tamanoir) étant de l'Amérique du Sud. Son nom de cochon du Cap ou cochon de terre provient de ses apparences; sa taille, en effet, son museau allongé, ses oreilles pointues comme celles du sanglier, ses petits yeux et son corps à moitié nu font songer au cochon avec lequel d'ailleurs, hormis ces ressemblances, il n'a rien de commun. Il est muni de quatre griffes puissantes aux pattes de devant et de cinq aux pattes de derrière. Elles le rendent apte à fouir ses galeries avec une rapidité surprenante au point que, quand il est capturé, s'il parvient à commencer le creusement d'un trou, il est presque impossible d'arriver à temps pour l'en déloger. Il utilise ces moyens non seulement pour percer ses galeries, mais aussi pour se procurer sa nourriture. Celle-ci consiste en termites et fourmis qu'il prend avec sa langue, laquelle est gluante et très extensible. J'ai parfois rencontré des excréments d'oryctérope contenant la carapace thoracique, non digérée, du termite ou de la fourmi.

Sa galerie souterraine a d'habitude plusieurs entrées et sorties, les unes près des autres. L'oryctérope creuse d'abord en profondeur jusqu'à 2 m environ, où il trouve de la terre meuble, et ensuite il continue, à ce niveau, à forer en ovale irrégulier d'environ 4 à 6 m de long sur 3 à 4 m de large. Selon les indigènes il s'aménage, au-dessus de cette galerie, une chambre dans laquelle il dort et dont, s'il est dérangé pendant son sommeil, il bouche en quelques instants les issues, fermant d'abord celle de devant, puis, quand l'ennemi s'est engagé, obstruant l'autre de façon à enterrer ainsi l'intrus qui peut être une hyène, un lycaon, un porc-épic ou un

phacochère. Il serait erroné de croire que toutes les galeries d'oryctérope sont occupées par l'animal lui-même; beaucoup sont abandonnées et peuvent servir de gîte à d'autres hôtes que les quatre précités par exemple, mais il peut aussi arriver qu'une même galerie abrite deux et parfois trois oryctéropes.

Antérieurement, l'animal était classé parmi les édentés, mais il a été constaté qu'à sa naissance il possède une série complète de dents de lait dont quelques-unes ne fonctionnent que pour une très courte période, et il est probable que ses lointains ancêtres avaient des incisives et des canines. Pour ces raisons l'oryctérope est actuellement classé parmi les ongulés dans une famille à part, celle des *Orycteropidæ*.

## PHOLIDOTES.

PANGOLIN [*Manis (Smutsia) gigantea* ILLIGER]; nom indigène : « Nkaka » ou « Igisamuyonye » (kinyaruanda).

Cet animal existe probablement dans le Parc National Albert, mais jusqu'ici il n'a pas encore été signalé. En 1933, les indigènes ont tué un exemplaire de ce grand pangolin dans le territoire de Ruhengeri, région voisine du Parc. Un autre exemplaire a été abattu dans le territoire de Byumba à l'Est de Ruhengeri. J'ai également vu une peau, mais qui était en mauvais état, à Gabiro. Enfin, en 1922, les soldats de la Force publique ont capturé, à Usumbura, un troisième exemplaire dans la plaine de la Ruzizi. Ces trois animaux étaient de l'espèce terrestre [*Manis (Smutsia) Temmincki* SMUTS].

L'espèce arboricole [*Manis (Phataginus) tricuspis* RAFINESQUE], qui est considérablement plus petite, bien que de taille plus longue, n'a jamais été signalée à proximité ou à l'intérieur du Parc National. Cependant le Musée Royal du Congo Belge en possède un spécimen provenant de Beni, et ce pangolin n'est pas rare dans l'Uganda, aux environs du lac Victoria. Il n'est donc pas impossible qu'on le trouve un jour aussi dans le Parc.

Quand le pangolin se croit en danger, il se roule en boule comme le hérisson. De même que l'oryctérope il a ses pattes armées de griffes qui lui permettent de creuser dans les fourmilières et termitières où il trouve toute sa nourriture. Étant de mœurs nocturnes, il semble pendant la journée à moitié aveugle et comme endormi, mais dès le crépuscule il se réveille et devient plus vivant et plus actif. Comme l'oryctérope il possède une langue très longue, gluante et préhensile, et c'est avec elle qu'il capture les fourmis et les termites.

A un animal d'apparence si préhistorique, il n'est pas étonnant que les indigènes, dans leur esprit superstitieux, attribuent des faits extraordinaires et fantastiques. Ainsi ils prétendent qu'il descend du ciel en temps d'orage et qu'il apporte le malheur sur la colline où il a pris pied. Il semble que

cette croyance existe partout en Afrique. A l'Équateur, on appelle le pangolin « Kaki », mot qui veut dire foudre, et les noirs sont convaincus que s'il tombe sur un homme celui-ci est foudroyé à son contact. Comme le hérisson et le porc-épic, le pangolin est rempli de poux et de puces qui se nichent entre les écailles couvrant son corps.

## LÉMURIENS.

### 1. POTTO (*Perodicticus potto faustus* THOMAS).

J'avais plusieurs fois entendu parler de l'animal nommé erronément « Paresseux » et j'avais appris qu'il existait dans la région de Sake, mais ce n'est qu'au début de 1946 qu'un colon de Rutshuru, M. VAN DEN STEEN, m'a apporté un jour un exemplaire qu'il avait tué dans la plaine de lave, la veille au soir. Le spécimen avait été tiré près de sa plantation, à une dizaine de kilomètres au Sud de Rutshuru, à la lisière de la forêt s'étendant à l'Ouest de la route. Étant à la chasse au léopard, l'homme avait vu, à la lumière d'une torche, de grands yeux luisants qu'il croyait appartenir à un petit carnassier. Il lâche son coup de fusil, puis se met à chercher la victime qu'il présumait avoir tuée. Brusquement il est saisi au pied par une petite bête qui le mord si fort dans le soulier qu'il est obligé de l'achever à coups de crosse. C'était un potto, le premier qui ait été signalé dans les régions Sud du Parc National, près de la limite du domaine. On peut l'identifier avec le « Paresseux » de Sake, d'après la déclaration d'un Européen qui en avait vu un chez un colon de cette région.

Le potto est assez commun dans l'Uganda et dans les forêts de l'Ituri. Il semble donc qu'il ait, dans le Kivu, une distribution plus étendue qu'on ne le suppose.

Un des détails anatomiques les plus remarquables, chez le potto, ce sont les vertèbres du cou qui, au nombre de cinq ou six, forment une crête ininterrompue de pointes avec lesquelles il se défend en donnant des coups de tête en arrière. Chaque pointe a environ 1 cm de long, mais est à peine perceptible à cause de l'encolure solide et de la grosse fourrure de l'animal. Pour une bête de si petite taille — celle à peine d'un lapin sauvage — il est doué d'une force extraordinaire, ses morsures sont profondes et douloureuses et il ne desserre pas ses mâchoires inflexibles. De même l'étreinte de ses mains est extrêmement vigoureuse.

Comme tous les lémurs, le potto est nocturne. Pendant le jour, il voit mal et se cache dans les troncs creux des arbres, ou bien il s'accroche des quatre mains à une branche, avec sa tête entre les bras.

La nourriture du potto est sensiblement la même que celle des singes : fruits, insectes, œufs d'oiseaux, lézards interviennent dans son menu ordinaire. Il vit facilement en captivité, mais doit toujours être traité avec prudence.

2. GALAGO ou BUSH-BABY (*Galago demidovii* G. FISCHER); nom indigène : « Ntutozi » ou « Ntshutshu ».

Ce petit lémurien existe dans les forêts des volcans. Un peu avant mon départ de Rumangabo, en février 1946, un colon de mes voisins m'a apporté un spécimen qui avait été tué par ses travailleurs dans sa plantation de pyrèthre située dans le Kisigari près de la limite du Parc à Bukima. Bien que ce soit la première fois que ce petit galago ait été trouvé dans nos régions, les indigènes disent qu'il n'y est pas rare. Si nous n'en avons jamais rencontré antérieurement, la cause en gît une fois de plus dans la superstition des noirs qui le tiennent pour un animal-tabou qu'on ne peut tuer qu'à la condition de distribuer immédiatement les biens qu'on possède sous peine de mourir le jour même. Et si les travailleurs susdits n'avaient pas épargné ce petit galago, c'est qu'ils l'avaient pris pour un rat.

## CHAPITRE XII.

## OISEAUX.

Un des plus grands attraits du Parc National Albert est la vue des oiseaux qui animent de leur vol et égayent de leurs couleurs les bords du lac Édouard. Oiseaux aquatiques ou semi-aquatiques, leurs colonies peuplent l'embouchure de la Talya, de la Rwindi ou de la Rutshuru. De loin, on voit la ligne blanche des pélicans s'étirer sur les bancs de sable formés par ces rivières et, au fur et à mesure qu'on avance, on découvre des centaines de cormorans, de marabouts, d'ibis, de mouettes, de cigognes, d'oies d'Égypte, de becs en ciseaux, de bécassines et d'autres volatiles de tout genre, de toute taille, de tout plumage.

Quand on s'approche, les pélicans et les cormorans se glissent sur l'eau ou gagnent les airs avec les marabouts, les ibis et les cigognes. Mais il n'est pas de plus beau spectacle que l'envol des becs en ciseaux, ni de plus particulier aussi, grâce à la position que prend l'oiseau, à l'élégance, à la maîtrise, au parfait ensemble des mouvements de la bande. De-ci de-là on voit, perché sur un arbre ou planant dans l'azur, l'aigle-pêcheur (*Cucuma vocifer* DAUDIN), oiseau superbe, au cri perçant et moqueur, comme le dit son nom scientifique.

Du haut du ciel il descend en oblique, rapide comme une flèche, pour happer un poisson qui nage à la surface du lac. Il plonge une ou deux fois ses pattes dans l'eau, puis remonte tenant dans ses serres sa proie qu'il va manger sur la rive ou sur un arbre. A l'époque de la nidification, en novembre-décembre, il apporte les poissons à ses jeunes qui sont généralement au nombre de deux. Il construit son nid dans un arbre, non loin de l'eau, où il trouve exclusivement sa nourriture. L'aigle-pêcheur est un oiseau qu'on n'oublie pas, une fois qu'on a pu admirer ses brillantes couleurs : sa tête, son cou et son dos blancs, son ventre et son épaule brun-roux, ses ailes et ses maxillas noirs, ses mandibules et ses joues jaunes.

On remarque aussi, de temps à autre et toujours haut dans le ciel, un autre aigle qui vole parfois par couple : le bateleur (*Terathopius ecaudatus* DAUDIN), à tête, cou et ailes noirs, maxilla, mandibule et pattes rouges, dos et queue roux, épaule gris-rouge clair. C'est également un très bel oiseau qui se nourrit surtout de petits rongeurs, de lézards, etc. Il fait son nid dans les grands arbres, près de la cime, et n'a d'habitude qu'un jeune à la fois. Pendant longtemps j'ai pu observer un couple de ces oiseaux à Rumangabo, mais j'en ai souvent vu dans la partie Est du Ruanda.

Un troisième aigle, qu'on rencontre dans les plaines du lac Édouard et dans la région des volcans, est l'aigle huppé (*Lophaëtus occipitalis* DAUDIN). On le voit presque toujours seul, perché haut dans un arbre mort. Sur la route Rutshuru-Kampala, dans l'Uganda, il se tient souvent au sommet des mâts de la ligne télégraphique qui longe la voie. Il est loin d'être aussi actif que l'aigle-pêcheur qu'on voit toujours en observation dans les arbres le long des rives ou dans le ciel.

Mais revenons aux oiseaux du lac Édouard, parmi lesquels les pélicans sont ceux qui attirent le plus l'attention des visiteurs. Ils sont de deux espèces : le pélican blanc-rose (*Pelecanus onocrotalus* LINNÉ) et le pélican gris-blanc (*Pelecanus rufescens* GMELIN). Le premier est celui qu'on voit pendant toute la journée sur les bancs de sable aux embouchures des rivières, ou sur l'eau, en bandes d'une vingtaine pêchant en groupe. Comme s'ils obéissaient à un commandement, ils plongent en même temps la tête dans l'eau, la retirent un instant après et répètent ce mouvement à intervalles réguliers, mais je n'ai jamais vu qu'un poisson ait été pris; aussi a-t-on l'impression que ces plongeurs sont plutôt un exercice ou un jeu qu'une pêche. On voit aussi ce pélican isolé sur le lac, notamment près des bancs de sable, et c'est un spectacle gracieux et coloré que celui d'une telle bande de grands oiseaux tout blanc et rose.

Le pélican gris-blanc pêche d'une tout autre façon et toujours isolément. En avançant sur l'eau, il dresse la tête dans une pose d'observation et la ramène en arrière sur le dos dès qu'un poisson est en vue à la surface, puis, à la distance voulue, il la lance en avant pour happer celui-ci, et il est fort rare qu'il le rate. Le poisson pris, le pélican met le bec verticalement dans l'eau, le sort doucement en laissant dégouliner le liquide, enfin le tend en haut pour avaler sa proie. Il pêche ainsi pendant une heure ou deux le matin, puis il monte à terre sur un point de rive sablonneux et reste là toute la journée pour se remettre en quête vers la fin de l'après-midi. J'ai l'impression que les heures de pêche au lever et au coucher du soleil lui sont imposées pour une raison de lumière, car il est rare de le voir pêcher au milieu de la journée alors que généralement les poissons viennent à la surface quand le soleil est au zénith.

Vers le mois de juillet, le pélican blanc-rose quitte les rives Sud du lac Édouard pour émigrer dans les marais du lac George, où il niche dans la partie inondée. Il revient dans le Sud vers la fin de novembre, probablement avec ses jeunes, qui sont difficiles à distinguer des oiseaux adultes. Cette émigration n'est toutefois pas générale, il reste chaque année un certain nombre de ces oiseaux aux embouchures des rivières Rwindi, Lula et Rutshuru. Passant un jour à proximité d'une de leurs bandes, j'ai remarqué que plusieurs ne savaient pas voler. Une autre fois, à l'embouchure de la Rwindi, je me suis trouvé devant une trentaine de ces oiseaux dont un sur trois était également incapable de quitter le sol. J'ai alors constaté que quelques-uns avaient une aile plus courte que l'autre. Ce défaut de conformation eût été explicable chez le pélican gris-blanc, qui niche

dans les arbres, notamment dans les boisements de *Sterculia* le long de la Rwindi, à l'endroit appelé Kikongomoko, où chaque année l'orage fait tomber des nids quelques jeunes qui peuvent se fracturer une aile dans leur chute. Mais chez les pélicans blanc-rose que j'ai observés, comme dit plus haut, je suppose que l'infirmité est imputable soit aux combats qu'ils se livrent entre eux ou qu'ils soutiennent contre d'autres oiseaux, soit à l'attaque de quelque fauve sur les bancs de sable ou du grand protoptère sur l'eau.

La nidification du pélican gris-blanc a lieu en août-septembre et comporte généralement deux jeunes, parfois un seul. A terre cet oiseau manque d'élégance en raison de sa marche gauche et de son bec démesurément grand, mais, bien posé sur l'eau ou réuni en bande compacte sur les bancs de sable, il offre un spectacle agréable à voir. Dans l'air il est aussi bien à l'aise que sur l'eau; c'est un excellent voilier et l'on peut voir des troupes immenses de pélicans décrire, pendant des heures, de grands cercles en vol plané. De temps à autre le chef de file donne quelques coups d'aile aussitôt répétés par le suivant et successivement par tous les autres. Ici également, comme pour les plongeurs décrits plus haut, ces vols constituent, je pense, une sorte de sport ou un amusement. Quand le pélican se trouvant sur l'eau veut prendre son envol, il commence par avancer rapidement en nageant et, dès qu'il a atteint une certaine vitesse, il fait usage à la fois de ses pattes et de ses ailes pour démarrer complètement.

Un autre grand oiseau commun qui niche dans le Parc National est le Marabout (*Leptoptilos crumeniferus* LESSON), qui fait aussi son nid dans les forêts d'euphorbes près de Vitshumbi. Il arrive également qu'il s'installe dans un nid de pélican, comme nous avons eu le cas à Kikongomoko. La ponte a lieu en octobre-novembre, parfois avec un léger décalage probablement dû à l'irrégularité des saisons. Il y a un ou deux œufs par nid.

Le marabout est un oiseau amusant à observer. Comme le vautour, il mange de la charogne; mais il ne se donne jamais la peine de dépecer lui-même le cadavre; il attend qu'un vautour ait enlevé un bon morceau, puis il le lui happe sans plus de façon et sans que le volé défende sa proie, car celui-ci craint trop le bec acéré de l'escamoteur. Mais sitôt le butin enlevé à ce dernier, tous les marabouts le disputent à leur congénère et dès que l'un d'eux a pu en saisir un des bouts, les deux oiseaux tirent chacun de leur côté jusqu'au moment où l'un cède ou que le morceau se divise en deux.

Le marabout, à Vitshumbi, est devenu très familier. Il est habitué à ce qu'on lui donne les entrailles des poissons qu'on prépare pour la salaison et il a trouvé ainsi une situation de vidangeur qui lui convient et l'attache à cet endroit. Il est lui-même un pêcheur habile et on le rencontre parfois en nombre dans les lagunes longeant les rives Sud-Est du lac. Mais il ne mange pas seulement de la viande et des poissons, on le voit souvent suivre un feu de brousse pour prendre les insectes, les petits rongeurs, les serpents, les lézards et autres menus animaux surpris par le feu.

Capturé jeune, le marabout s'apprivoise aisément, et il était assez commun autrefois de voir dans les postes de l'État quelques représentants de l'espèce qui, élevés là, ne quittaient plus les lieux.

Une cigogne qu'on rencontre rarement dans les plaines du lac Édouard, où elle ne niche pas pendant ses passages, du moins à ma connaissance, est le jabiru [*Ephippiorhynchus senegalensis* (SHAW)]. C'est un oiseau remarquable par sa grande taille et son bec rouge-noir-jaune.

Une autre cigogne est l'ibis tantale [*Ibis ibis* (LINNÉ)]. Elle est assez commune; on l'aperçoit sur tous les bancs de sable et dans toutes les lagunes du lac Édouard. On la voit parfois réunie en petites bandes qui pêchent, avançant ensemble et fouillant du bec les fonds boueux.

Sur les bords du lac on est souvent surpris par un cri plaintif provenant d'un assez grand oiseau qui vole presque toujours en petits groupes de trois à six individus, c'est l'ibis gris-vert (*Hagedashia hagedash nilotica* NEUMANN), qui se tient dans les parties marécageuses ou dans les arbres près de la rive. Il pousse son cri surtout pendant le vol.

L'ibis sacré [*Threskiornis aethiopica* (LATHAM)] se rencontre également dans le même habitat, surtout dans les plaines inondées et les grands marais du Nord du Ruanda, où il est très commun. L'ibis, comme la cigogne, se nourrit d'insectes, de petits rongeurs et de batraciens.

La cigogne appelée bec ouvert (*Anastomus lamelligerus lamelligerus* TEMMINCK) n'est pas rare dans notre Parc National pendant la saison des pluies, mais on peut toujours en apercevoir quelques spécimens pendant toute l'année, dans les lagunes et à Kabare, près de l'embouchure de la Rutshuru.

A ce dernier endroit j'ai également rencontré la cigogne noire à ventre blanc [*Sphenorhynchus abdimii* (LICHTENSTEIN)], dont parfois des vols de passage très importants ont lieu au mois d'avril et en septembre-octobre.

La cigogne d'Europe [*Ciconia ciconia* (LINNÉ)] est également de passage au mois de mars quand elle émigre vers le Nord. Il arrive qu'un exemplaire reste chez nous pendant toute l'année; il en a été ainsi à Rumangabo, où une cigogne blanche à bec et pattes rouges a séjourné pendant les mois d'été d'Europe, n'ayant probablement pu suivre ses congénères dans leur vol vers nos régions. En 1941, les journaux de Costermansville ont signalé la nouvelle, venant de différents points, de la capture ou de la mort de huit cigognes baguées en Europe. Cette même année, au mois de mars et au début d'avril, il y a eu de très importants passages vers le Nord de la cigogne d'Europe et aussi de nombreuses cigognes noires à ventre blanc. Les cigognes d'Europe, qui étaient plus d'un millier, suivaient la plaine à l'Ouest de la Rwindi et passaient au-dessus de la baie de Kanyazi pour disparaître dans les montagnes bordant les rives Ouest du lac Édouard.

Dans le même habitat que les cigognes, on rencontre aussi la spatule (*Platalea alba* SCOPOLI), qui cherche sa nourriture, à savoir de petits animaux aquatiques, dans la vase des lagunes et des plaines inondées.

Dans ces lagunes j'ai également aperçu à plusieurs reprises quelques bandes de flamants venus du lac George. Selon le Colonel PITMAN, l'espèce propre à ce lac serait le *Phæniconaias minor* (GEOFFROY). J'ai eu l'occasion de voir de grandes troupes, de plus d'une centaine à la fois, à Bugugu sur la rive droite de la Rutshuru, à une époque où le bas-fond était inondé à la suite de fréquentes et abondantes pluies. Ces oiseaux ne font que passer, pour retourner au lac George après quelques jours. C'est un magnifique coup d'œil que de voir une bande de flamants réunis sur un banc de sable ou le long de la rive, étalant leur plumage blanc et rose, immobiles sur leurs longues pattes, étirant leur long cou surmonté d'une tête caractéristique.

Un oiseau qu'on rencontre partout sur les rives du lac Édouard est l'ombrette (*Scopus umbretta* GMELIN), qui justifie très bien son nom car elle passe comme une ombre. Mais ce qu'il y a de plus remarquable chez elle, c'est son nid qui atteint parfois plus de 2 m de hauteur et qui, le plus souvent, a au moins deux entrées. Le long du lac Édouard et des rivières, on peut trouver de ces nids, qui sont occupés pendant plusieurs années. On rencontre cet oiseau partout où il y a de l'eau, mais surtout à proximité des plaines inondées. J'ai été un jour fort étonné d'apercevoir une ombrette au bord d'un petit étang sur le flanc Nord du Nyiragongo, à Biviro, à 2.450 m d'altitude environ. C'est plutôt en effet un oiseau de plaine. L'étang de Biviro contenait un assez grand nombre de nêpes.

Parmi les oies et canards sauvages, c'est l'oie d'Égypte [*Alopochen ægyptiacus* (LINNÉ)] qui est la plus commune. On la trouve partout, même dans les mares formées par les fortes pluies. En 1931, j'ai vu, près d'une de ces mares à Rukumi sur le contrefort du Karisimbi, à environ 3.500 m d'altitude, un nid de cette oie qui contenait quatre œufs. L'oiseau s'est envolé à notre approche. Le Marquis HACHISUKA, ornithologue bien connu, avec qui j'avais fait l'ascension, a décrit la découverte de ce nid <sup>(1)</sup>. L'oie d'Égypte des plaines du lac Édouard niche près des mares ou des lagunes qu'elle fréquente. J'ai vu dans un de ces endroits une oie mère de onze oisons, mais en général les nichées sont de six à huit jeunes. Les travailleurs de la route occupés dans les plaines du lac Édouard et cantonnés à Bushendo, à Katanda et à la Rwindi, cultivent assez bien d'éleusine et, à l'époque où cette graminée vient à maturité, l'oie d'Égypte, la grande oie caronculée (*Sarkidiornis melanonotus* PENNANT), que les anglais appellent « Knob-billed duck », ainsi que la grue couronnée (*Balearica regulorum gibbericeps* REICHENOW), viennent en nombre pour manger le petit grain, et si l'indigène ne surveille pas jour et nuit ses champs, il risque de ne rien récolter.

Je n'ai jamais vu l'oie caronculée sur le lac Édouard, mais elle m'a été signalée à Kimboho, à l'embouchure de la Lunyasenge. Sur le plateau

(1) *Bull. Brit. Orn. Club*, LII, pp. 18-19, 1931.

au-dessus du lac elle visite régulièrement, pour les piller, les cultures des villages à l'époque de la récolte d'éleusine.

Dans les lagunes au Sud-Est du lac Édouard, on voit fréquemment le canard à bec rouge [*Pœcilonitta erythrorhyncha* (GMELIN)] et, le soir après le coucher du soleil, une foule d'oiseaux aquatiques viennent du Nord, probablement du lac George, pour passer la nuit dans les lagunes. Parmi eux il en est un qu'on reconnaît à son cri : c'est le canard siffleur [*Dendrocygna fulva* (GMELIN)]. Mais, avant l'aube, tous ces volatiles repartent vers le Nord et je ne me souviens pas d'avoir jamais vu le dit canard siffleur pendant le jour.

Dans la selle entre les volcans Karisimbi et Visoke, région fort marécageuse, j'ai vu partir un matin deux canards, mais il faisait sombre et je n'ai pas pu bien les distinguer. Il me semble toutefois que le bec était jaune et il s'agissait probablement alors du canard à bec jaune (*Anas undulata* DUBOIS), fort commun à l'intérieur du Ruanda-Urundi, dans les nombreux marais et notamment dans les petits lacs au Sud du Karisimbi.

Près de l'ancien village de Kabare, un peu à l'Est de l'embouchure de la Rutshuru, j'ai vu un jour le courlis, mais je ne saurais dire si c'était le grand [*Numenius arquata arquata* (LINNÉ)] ou le petit [*Numenius phæopus phæopus* (LINNÉ)]. Il était de la taille d'une aigrette, ce qui me fait croire que c'était le grand courlis.

La famille des hérons est richement représentée au lac Édouard, depuis le grand goliath [*Ardea goliath* (CRETSCHMAR)], jusqu'au héron crabier [*Ardeola ralloïdes* (SCOPOLI)]. Parmi eux, l'aigrette à bec noir [*Casmerodius albus melanorhynchus* (WAGLER)] et l'aigrette à bec jaune [*Mesophoyx intermedia brachyrhyncha* (BREHM)] sont les plus remarquables. On les rencontre partout le long des rives du lac et dans les lagunes. Le héron garde-bœufs [*Bubulcus ibis* (LINNÉ)], qu'on voit toujours en compagnie des troupes d'éléphants, de buffles et d'hippopotames, est également commun et toujours réuni en bande.

Au passage de la Rutshuru sur la route Goma-Rutshuru, la construction d'une digue dans la rivière a créé un petit lac qui peu à peu s'est couvert de papyrus et d'où émergent des arbres morts dont les branches servent de home nocturne à ces jolis oiseaux blancs. Il n'est pas rare d'en voir une centaine perchés là à la tombée du soir ou avant l'aube. Et je me suis maintes fois arrêté à cet endroit pour admirer le spectacle pittoresque de ces arbres dont les hôtes ailés formaient comme un bouquet de grandes fleurs blanches. Les indigènes, dans le Kivu et dans le Ruanda, ont de tout temps protégé le héron garde-bœufs, car ils savent bien qu'il leur est utile. Le bétail, de son côté, le sait également, comme aussi les éléphants et les buffles qui permettent à ces oiseaux de se promener sur leur dos pour s'attaquer aux mouches attirées par le gibier et aux insectes de toutes espèces se levant devant les sabots des mammifères en marche.

On appelle souvent à tort cet oiseau le pique-bœuf à cause de son association avec le bétail. Le véritable pique-bœuf (*Buphagus africanus* LINNÉ), est beaucoup plus petit, il est de la taille d'un étourneau et de la même famille que celui-ci. C'est un oiseau curieux : on le voit sur le dos ou sur le flanc du gibier ou du bétail. Son plumage est brun foncé et son bec, jaune à la base, devient à sa pointe rouge sang. Il vit en parfaite harmonie avec les animaux de la brousse, car non seulement il détruit les parasites qui s'agrippent à leur épiderme, mais il leur signale par son cri l'approche d'un ennemi.

Il serait trop long de citer toutes les espèces de la famille des hérons, bécassines, pluviers et autres échassiers; je ne mentionnerai que ceux qui attirent le plus l'attention des visiteurs. Parmi ces derniers, le jacana [*Actophilornis africanus* (GMELIN)], est un des plus curieux. Ses doigts de pied sont extrêmement longs, ce qui lui permet de courir sur les feuilles de nénuphar d'où son nom anglais de « Lily trotter ». On le rencontre un peu partout le long des rives et toujours aux points où s'étalent ces grandes fleurs aquatiques. Il est facilement reconnaissable à son plumage brun-roux. Il est ordinairement seul ou par couple, mais jamais en bande.

Un bel oiseau également, mais que je n'ai jamais rencontré au lac Édouard, bien qu'il y existe car j'ai trouvé une de ses plumes d'aile, est la bécassine peinte (« Painted snipe » des anglais) [*Rostratula benghalensis* (LINNÉ)]. Cet oiseau est d'une taille double de celle de la bécassine ordinaire et son plumage est remarquable par ses couleurs vives, d'où son nom. Un exemplaire provenant de la région de Vitshumbi a été rapporté par la Mission L. LIPPENS et un de mes amis anglais m'a dit en avoir vu un au lac George.

Un autre oiseau intéressant qu'on voit au lac Édouard, partout où il y a un peu de plage sablonneuse, est l'échasse blanche [*Himantopus himantopus* (LINNÉ)], qui vit généralement en bande d'une dizaine ou plus et se reconnaît à ses pattes extraordinairement longues. Il est à peu près de la même taille que l'avocette (*Recurvirostra avocetta* LINNÉ) et, comme celle-ci, est noir et blanc mais à pattes rouges, à tête blanche et à bec droit.

Dans les roseaux on entend souvent un cri tout particulier, tenant à la fois du claquement et du borborygme, c'est celui d'une poule d'eau, la poule sultane [*Porphyrio madagascariensis* (LATHAM)], qui est un très joli râle et se confine aux endroits où la végétation aquatique est la plus dense. Son cri d'un genre spécial provient, d'après les indigènes du lac, de ce qu'elle « parle » par ses deux extrémités.

Sur les rives on rencontre également beaucoup de pluviers, parmi lesquels on remarque le pluvier à casque noir-blanc ou pluvier couronné [*Stephanibyx coronatus* (BODDAERT)], et le pluvier à casque blanc [*Xiphidiopterus albiceps* (GOULD)]. L'un et l'autre sont souvent agaçants pour celui qui veut les observer, car ils ne cessent de voler au-dessus de lui en poussant des cris d'alarme et en empêchant ainsi les autres volatiles d'approcher.

Dans la plaine même du lac Édouard on voit en tout temps quelques grues couronnées (*Balearica regulorum gibbericeps* REICHENOW), grand oiseau commun dans toute la partie orientale de la Colonie, sans y être toutefois nombreux. La grue couronnée affectionne les endroits marécageux où elle fait son nid sur quelque touffe d'herbes aquatiques. J'ai découvert autrefois un couple qui nichait dans le marais de Kikeri, dans le Kibumba, et qui avait deux jeunes. On entend souvent, la nuit, la grue couronnée pousser, du haut d'un arbre, son cri caractéristique formé de deux notes qu'elle répète longtemps. Ces oiseaux vivent par couples, mais se réunissent souvent en bandes comptant jusqu'à une trentaine d'individus. On voit de ces troupes dans la plaine à courtes herbes ou dans les bas-fonds laissés par la décrue des rivières. Ils se mettent alors parfois à danser en bondissant, en battant des ailes et en poussant les mêmes cris rythmés qu'on entend parfois la nuit. Ces séances chorégraphiques sont un spectacle curieux à voir. A propos de cette danse, notons qu'au Ruanda les grands chefs entretiennent généralement un corps de danseurs et un orchestre indigène et, parmi les airs de musique qui figurent au programme, il en est un qui s'intitule la « Danse des Grues couronnées » et qui imite la cadence des cris poussés par ces oiseaux dans leurs ébats.

La grue couronnée, comme le marabout, se laisse facilement apprivoiser et il était courant autrefois de voir, dans les postes de l'État au Ruanda-Urundi, quelques spécimens de ces deux espèces vivant familièrement avec les blancs en pleine liberté.

Si l'indigène capture la jeune grue couronnée pour la vendre aux Européens, je n'ai jamais vu ni entendu dire qu'il la tuât, et il est commun de voir cet oiseau suivre le noir qui houe ses champs, notamment dans les bas-fonds, pour y picorer les vers et les larves que celui-ci met à découvert.

A de rares intervalles on assiste, dans les plaines du lac Édouard, au passage de la grande outarde [*Neotis caffra* (LICHTENSTEIN)], qui est assez commune dans la plaine de la Kagera et qu'on rencontre aussi sur les hauts plateaux au Sud-Ouest du lac Kivu, où j'en ai vu qui hantaient les bas-fonds dans la région de Ngweshe.

L'outarde qu'on aperçoit normalement en ces parages est l'outarde à poitrine noire [*Lissotis melanogaster melanogaster* (RÜPPEL)]. Cet oiseau passe toute la journée à chercher, dans la plaine à courtes herbes, sa nourriture composée d'insectes et de certaines plantes et graines. Il a un beau vol, mais montre généralement quelque hésitation à quitter le sol, et il m'est arrivé d'en voir un planté à une couple de mètres de ma voiture pendant qu'elle était à l'arrêt.

Toujours dans la plaine, on rencontre aussi de-ci de-là quelques pintades casquées (*Numida meleagris* subsp.), surtout à l'endroit où se trouvait autrefois ou existe encore aujourd'hui un village ou une ancienne culture.

La pintade huppée [*Guttera edouardi* (HARTLAUB)], habite les forêts des volcans, où je l'ai aperçue plusieurs fois en des endroits différents sur la route. Elle reste confinée en pleine forêt et n'approche que rarement des

endroits habités. C'est pourquoi un seul exemplaire seulement a pu être envoyé jusqu'ici à l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique; il provenait de la région de Kisigari près de Rumangabo et avait été tué par un automobiliste.

Les francolins (*Francolinus* sp.), sont assez communs dans toutes les régions du Parc National. Dans la plaine du lac Édouard on rencontre sur la route, le matin et au crépuscule, le pterniste (*Pternistis afer nyanzæ* CONOVER), et dans les montagnes, le *Francolinus squamatus zappeyi* (MEARNS), enfin, dans les forêts des volcans à altitude élevée, on entend parfois le *Francolinus nobilis nobilis* REICHENOW. Ce dernier a un cri très pénétrant qu'on perçoit rarement pendant le jour mais fréquemment le soir entre 6 et 9 heures et le matin avant l'aube. De même le *Francolinus squamatus zappeyi* (MEARNS), se fait toujours entendre dans ces mêmes forêts des volcans, entre 3 et 5 heures du matin, tandis que le pterniste émet son cri après l'aube et avant la tombée de la nuit.

Il existe en outre, dans les plaines du lac Édouard, une quatrième espèce de francolin, à pattes et à bec jaunes, mais que je n'ai vu que deux ou trois fois. Son cri ressemble à celui d'un oiseau rapace. Son nom indigène de « Nsikiri » est formé par imitation de ce cri : « Nsi-ki-si-ki-li », avec accent sur la troisième syllabe. Il ressemble au *Francolinus levallanti kikuyuensis* OGIVIE-GRANT.

Presque tous les oiseaux du lac Édouard sont diurnes, mais, la nuit sur les routes, on voit parfois un grand hibou, probablement le *Tyto capensis* qui a été récolté à Rutshuru.

On aperçoit aussi, le soir, éclairé par les phares d'auto, un oiseau couché qui s'envole au moment où la voiture est près de l'écraser, s'il ne se fait pas tuer sous les roues : c'est l'engoulevent porte-étendard [*Cosmetornis vexillarius* (GOULD)] dont le mâle, à l'époque de la nidification en juillet-août, porte, à chaque aile, une longue plume, la dernière rémige primaire.

En se promenant dans la plaine et particulièrement à proximité d'un fourré, on lève souvent un engoulevent qui s'envole pour se jeter à terre quelque 40-50 m plus loin. Son vol est très léger et se fait sans le moindre bruit, comme chez le hibou.

Dans la brousse on est parfois surpris par l'approche d'un oiseau qui semble venir vous solliciter sur un ton si engageant que, involontairement, on le suit. Il vous guide alors et, si vous vous arrêtez, il revient près de vous comme pour insister. Il ne cesse son manège qu'au moment où vous arrivez près d'un arbre d'où sort un bourdonnement d'abeilles. C'est là que l'oiseau voulait vous conduire; il vous reste à enlever le miel et à lui donner sa part du couvain. C'est l'oiseau à miel ou indicateur [*Indicator indicator* (SPARRMAN)], que les indigènes appellent « Munyanzugi » ou « Rushego » et qu'ils suivent toujours, bien qu'il les mène parfois, non à une ruche naturelle, mais à un buisson qui cache, de l'avis des indigènes, outre des abeilles, des hôtes plus dangereux — buffle ou léopard — qui les assaillent.

Un autre oiseau très respecté par les indigènes est la bergeronnette ou hoche-queue au plumage blanc et noir (*Motacilla aguimp vidua* SUNDEVALL). Un proverbe répandu chez les noirs dit que le bonheur n'entre pas dans une nouvelle maison tant que la bergeronnette n'a pas fait son nid dans le toit. C'est un oiseau très familier; comme la grue couronnée il suit pas à pas le noir qui retourne son champ à la houe, se tenant même entre ses pieds pour saisir les larves et insectes venus au jour au revers des mottes.

Pendant des années un couple de bergeronnettes a fait son nid dans notre embarcation, ancrée au lac Édouard, en dessous des tôles qui formaient la toiture. Ce nid y était bien à l'abri; malheureusement pour nos petits hôtes ailés, nous devons périodiquement désamarrer cette embarcation pour les voyages d'inspection sur le lac, et nos absences duraient souvent alors quatre ou cinq jours. S'il y avait des jeunes dans le nid, tout allait bien, nous les nourrissions en cours de route avec des insectes qui ne manquaient pas autour de nous et, quand nous rentrions au port à Kanyazi, les parents reprenaient leur tâche de nourriciers. Mais s'il n'y avait encore que des œufs dans le nid, la nichée était fatalement perdue.

Nous avons parfois, en avril, le passage de quelques coucous d'Europe (*Cuculus canorus* LINNÉ), et une année j'ai vu à Rumangabo, dans le jardin de notre Station, un des jeunes d'une espèce voisine qui venait seulement de sortir du nid. Il poussait des cris d'appel insistants, et j'ai vu alors deux oiseaux venir près de lui, mais il était tard et la pénombre m'a empêché de bien distinguer. Le lendemain matin je fus de nouveau attiré par les mêmes appels et j'assistai alors, pendant toute la journée, au va-et-vient des présumés parents, un couple de bergeronnettes qui apportaient des insectes et des larves à leur « pensionnaire », en l'espèce un intrus et un parasite.

On entend souvent en Afrique, de grand matin, un oiseau qui semble chanter sa joie de voir le jour qui commence à poindre, c'est un oiseau qui ressemble à un grand rouge-gorge (*Cossypha heuglini* HARTLAUB). Beaucoup l'appellent le rossignol mais, contrairement à son homonyme d'Europe, il reste silencieux la nuit, même par clair de lune, du moins je ne l'ai jamais entendu à ce moment. C'est un excellent chanteur et en même temps un bel oiseau.

Proche parent du *Cossypha heuglini*, le *Turdus libonyanus* — qui ne chante pas si bien mais est tout aussi joli — est assez commun, mais on ne le voit jamais en bande, il est toujours seul ou par couple. Il est de la taille d'une grive.

Au mois d'août 1932, M. GANSHOF VAN DER MEERSCH, de la Mission du Ruwenzori, faisait seul l'ascension du Mikeno. C'était alors la seconde fois seulement que le sommet était foulé par un visiteur. M. GANSHOF y trouva, en haut de la montagne, un oiseau momifié qu'il mit en poche pour le confier au membre de la Mission chargé de la partie zoologique, M. BURGON. Et ici l'histoire de l'oiseau du Mikeno aurait pu se clore, car le soir

même un chat s'introduisait dans la chambre de M. BURGEON. Heureusement, le même jour, un colon avait apporté pour les collections un bel oiseau, mais d'une espèce assez commune, qui avait été mis avec celui du Mikenon. En présence des deux volatiles, le chat choisit naturellement le plus frais, celui du colon, et ainsi le momifié put venir en Belgique où bientôt il soulevait la curiosité des ornithologues. Qu'était-ce donc que cet oiseau que personne ne connaissait ? On crut même à une mauvaise plaisanterie, mais finalement le Directeur du Musée Royal du Congo Belge, M. SCHOUTEDEN, l'identifia comme appartenant à une espèce nouvelle de la famille des *Prionopidæ*, le *Prionops alberti*.

Par la suite, un certain nombre d'autres spécimens de cette espèce furent récoltés dans la plaine de lave sur les volcans adventifs de Nyasheke Sud et de Kamatembe par M. G. F. DE WITTE, Chargé de mission de notre Institut, ainsi que dans les forêts à l'Ouest du lac Kivu, d'où un colon envoya un exemplaire au Muséum de Paris. Aucune de ces dernières localités ne ressemble en quoi que ce soit à l'endroit où fut trouvé le premier de ces oiseaux, ou plutôt sa momie, découverte à 4.437 m d'altitude, c'est-à-dire à un endroit où la seule végétation est celle de quelques alchémilles et de mousses.

## CHAPITRE XIII.

## REPTILES.

CROCODILE (*Crocodylus niloticus* LAURENTI).

Ce reptile ne se rencontre au Parc National Albert que dans la basse Semliki, mais il a existé jadis dans le lac Édouard où l'on en a trouvé et trouve encore des restes à l'état subfossile, notamment au Nord-Est et à l'Est près de l'embouchure du Kazinga-channel dans l'Uganda. Selon WORTHINGTON, la disparition du crocodile des eaux du lac serait due à un ou deux dessèchements relativement récents qui auraient également anéanti certaines espèces de poissons telles que la perche du Nil qu'on trouve, elle aussi, à l'état de subfossile.

Mais pourquoi le crocodile n'est-il pas revenu au lac puisque, dans la basse Semliki, il existe en abondance ? Toujours selon WORTHINGTON, la cause de ce départ serait la forêt dense, les rapides et la vitesse du courant dans la rivière, à certains endroits où celle-ci est étroite et encaissée.

Dans le lac Kivu le crocodile n'existe pas non plus, mais il est abondant dans la basse Ruzizi, déversoir du lac. Ici aussi, c'est l'encaissement de la rivière et le fort courant qui en résulte qui empêcheraient le saurien d'arriver au lac.

Il est assez curieux de constater qu'en plein centre de l'Afrique tous les lacs autour des volcans du Kivu sont exempts de crocodiles. Ainsi en est-il des lacs Mutanda, Bunyoni, Tshahafi et Mulera, ainsi que des Mokoto. Pour certains d'entre eux il y a peut-être une question d'altitude qui explique cette absence, mais qui ne peut être invoquée ailleurs, puisqu'on trouve de ces sauriens dans la Nyawarongo, dans la Ruwuwu, dans le lac Tshohoba, à une altitude supérieure à 1.400-1.500 m. Pourtant, au-dessus de 1.500 m, je n'en ai jamais rencontré. A titre de renseignement, le lac Édouard est à 915 m, le lac Kivu à 1.460 m, les lacs Mokoto entre 1.600 et 1.700 m, le lac Bunyoni à 1.970 m, le lac Mulera à 1.862 m et le lac Luhondo à 1.764 m. Dans ce dernier, les indigènes prétendent qu'on trouve quelques crocodiles. Je dois dire que j'ai des doutes sur la valeur de ce renseignement car, à l'époque où je faisais la triangulation de la région située plus au Sud, il y a une vingtaine d'années, les noirs m'ont déclaré que ces sauriens ne remontaient pas la Nyawarongo plus haut que l'embouchure de la Mukungwa, c'est-à-dire au-dessus de 1.400-1.500 m d'altitude.

Ainsi que je viens de le dire, les crocodiles abondent dans la basse Ruzizi. Me trouvant à Usumbura en 1921-1925, j'ai eu souvent l'occasion de les observer et d'en abattre un bon nombre. Il m'est arrivé plusieurs fois d'en tirer sur les bancs de sable, en remontant la rivière, et de les laisser là. Lorsque je redescendais un ou deux jours plus tard, je trouvais les cadavres, là où je les avais quittés, plus ou moins dévorés par les vautours, mais je n'ai jamais constaté qu'ils avaient été mangés par leurs congénères, ce qui me fait supposer que ces animaux, normalement, ne se mangent pas entre eux.

Entre les mois d'avril et d'août, je profitais de ces excursions sur la Ruzizi pour détruire les œufs de crocodiles. Quand nous voyions une de ces bêtes isolée sortir de la brousse et descendre dans l'eau, dérangée par le passage de notre baleinière, nous débarquions, et il n'était pas difficile de trouver la piste qui la menait à son nid et que nous n'avions qu'à suivre nous-mêmes. Nous sondions alors le sol avec une baguette de fusil et nous devions rarement faire plus d'une vingtaine ou d'une trentaine de mètres pour découvrir les œufs, car la baguette, en les touchant, produisait un son particulier. A 10-15 cm dans le sol nous trouvions le nid qui, vers le mois d'août, pouvait contenir une moyenne d'une soixantaine d'œufs. Il m'est arrivé plusieurs fois de rapporter ainsi plus d'un millier d'œufs d'une seule excursion. Les soldats les mangeaient, mais seulement au début de la saison, car, dès le mois de juillet, ils commençaient à sentir mauvais, à mesure que les jeunes se développaient à l'intérieur, ce qui se marquait sur la coquille par une barre sombre.

Des œufs, qui avaient été rapportés ainsi au mois d'août et avaient été abandonnés au camp des soldats, à Usumbura, donnèrent, le terme arrivé, naissance à des jeunes. Ceux-ci, à peine éclos, se rendirent directement, mus par leur instinct, au bassin de natation du camp situé à une distance de plus de 200 m. Dans ce bassin nous avons constaté la présence de trois jeunes, dont deux ont été pris et dévorés par les silures. Un détail intéressant, à propos de l'éclosion de ces œufs, c'est que le jeune est muni sur le bout du museau d'une dent pointue, la dent de l'œuf, qui lui sert à percer la paroi de sa prison et qui tombe peu après sa sortie.

VARAN DU NIL [*Varanus (Polypædalus) niloticus niloticus* (LINNÉ)].

Il détruit un certain nombre d'œufs de crocodile et de serpent. Ce reptile qui, parfois, a été pris par erreur pour un crocodile jeune, est assez commun le long des rives du lac Édouard et des rivières qui se jettent dans celui-ci. Sa nourriture consiste notamment en animaux aquatiques, en œufs et en petits poissons.

## SERPENTS.

Dans les plaines du lac Édouard, où l'altitude varie entre 915 et 1.100 m, les différentes sortes de serpents sont assez nombreuses. Il existe au total environ une soixantaine d'espèces et de sous-espèces, mais je ne parlerai ici que des plus importantes et des plus communes.

De tous les animaux, nul n'inspire, comme le serpent, une répugnance instinctive. Sa façon d'avancer, un glissement silencieux et plein de menace, sa bouche pourvue d'une longue langue fourchue toujours en mouvement et, par-dessus tout, sa terrible réputation, inculquent à tout être humain une répulsion et une peur irrésistibles. Et cependant, dans l'économie animale, il a son utilité. Rares sont les accidents qu'il cause à l'homme, nombreux sont les services qu'il lui rend. Si l'on pouvait établir une liste de ce qui constitue sa nourriture, on serait étonné de constater que c'est la famille des rongeurs qui figure le plus souvent sur le menu et que, d'autre part, loin d'être un animal agressif, il ne fait usage de ses puissants moyens de défense que lorsqu'il y est acculé. J'ai été pendant plus de quatre ans dans un camp d'instruction de soldats à l'Équateur, où nous envoyions journellement une moyenne de 400 à 500 hommes en brousse, sur tous terrains, pour y récolter des matériaux de construction, et jamais je n'ai eu un seul soldat blessé par un serpent. Pendant que j'étais dans ce camp j'ai été mordu moi-même par une petite vipère, mais du fait de ma seule faute. Voulant en effet la prendre vivante, je la saisis avec les mains, derrière la tête, mais trop loin pour l'empêcher de se retourner vivement et de me mordre.

Le plus grand de nos serpents est le python (*Python sebæ* GMELIN); nom indigène : « Busiramire ». On peut le rencontrer partout jusqu'au pied des volcans, c'est-à-dire jusqu'à une altitude de 1.700 à 1.800 m. Récemment un spécimen de 6 m a été tué à Katalé près de notre Station de Rumangabo.

C'est le seul serpent qui peut avaler un animal d'une certaine taille, et nous avons eu, dans le Parc National, le cas de visiteurs qui ont pu observer un python engloutissant une jeune antilope cob. Au moment où ils découvrirent le serpent, l'antilope était déjà à moitié entrée dans la gueule de celui-ci. La mère cob se trouvait à quelque 20 m de là, poussant des sifflements de détresse et de frayeur. Quand les visiteurs revinrent une demi-heure plus tard, la jeune victime avait été aspirée entièrement dans le corps du terrible reptile, resté à la même place. La voiture s'étant arrêtée près de lui sur la piste, l'animal dégorgea lentement sa proie et s'éloigna. Quant à la mère cob, elle aussi était toujours dans les environs, attendant son petit. Ce fait curieux du serpent rendant sa proie quand il est dérangé est chose courante et je l'ai personnellement constaté à maintes reprises. Et il est non moins curieux de voir la victime revenue au jour, car le corps prend parfois des formes laminées extraordinaires après une heure ou deux de séjour à l'intérieur du serpent. J'ai ainsi vu un soir un varan dégorgé par un python; il n'avait été qu'à moitié avalé, mais la partie qui avait pénétré dans le corps du serpent était gluante et décolorée.

Après un repas, le python se repose en se roulant en boule, de préférence à l'ombre sous un buisson; il est alors facile de le capturer ou de l'abattre. Pour le soldat armé, c'est un jeu très simple de le tuer; il met simplement baïonnette au canon et le cloue au sol, pour l'achever ensuite d'un coup de bâton derrière la tête.

Malgré sa force musculaire prodigieuse, le python semble avoir assez bien d'ennemis parmi les carnassiers. J'ai déjà cité l'hyène, mais il est notoire également que le léopard tue et mange des pythons. L'inverse a d'ailleurs été aussi constaté. Le Colonel C.R.S. PITMAN, dans son livre *Guide to the snakes of Uganda*, raconte un combat entre ces deux adversaires qui avait été arrangé pour une prise de vue cinématographique. La lutte dura trente-deux secondes et finit par la mort du léopard. La scène ayant été jugée trop brève pour la projection, on amena un second léopard qui ne résista que vingt-six secondes.

Dans la grande forêt équatoriale l'indigène mange presque partout le python, mais ce n'est pas le cas dans l'Est de la Colonie où, en bien des régions, il est même protégé. Dans le Sud de l'Urundi, au village de Kioffi, un jour que je voulais dresser ma tente à l'ombre d'un bouquet de *Ficus* et de *Dracæna*, les indigènes me demandèrent de ne pas m'installer à cet endroit qui abritait plusieurs pythons. Je leur proposai de les faire tuer, mais leurs croyances superstitieuses non seulement leur défendaient pareil meurtre, mais leur faisaient même apporter de la nourriture — agneaux, poules et chèvres — à ces hôtes qui étaient, selon eux, d'anciens notables du pays transformés en serpents. Je fus fort étonné, le lendemain, quand le chef me pria de venir tuer un python qui avait pénétré dans sa hutte et venait de broyer son chien. Je me rendis chez lui incontinent et trouvai en effet l'énorme reptile qui s'était enroulé autour du chien avec une telle force que les intestins de la pauvre bête étaient sortis. Je tuai le serpent et demandai au chef pourquoi il sacrifiait ainsi un animal que, la veille encore, il prenait sous sa protection. Il me répondit bonnement que la bête qui s'était introduite chez lui pour attaquer son chien ne pouvait avoir aucun lien de famille avec le village.

Une autre fois, j'avais tué un python à Coquilhatville. Les soldats l'avaient coupé en morceaux pour le manger. Remarquant que le cœur continuait à battre régulièrement, mais à intervalles assez espacés, je l'observai et constatai qu'il cessait seulement de se contracter plus de deux heures après que l'animal avait reçu le coup mortel. Dans les intestins nous trouvâmes un pangolin avalé quelques jours plus tôt.

Malgré sa force, le python n'est pas agressif et je n'ai en tout cas jamais entendu dire qu'il se fût attaqué à un être humain et, dans le village de Kioffi dont je viens de parler, les indigènes considéraient ces serpents comme leurs amis. Selon le Colonel PITMAN, le jeune python se laisse facilement apprivoiser et il aime les caresses. En captivité il se nourrit de petits rongeurs, d'oiseaux, etc.

## VIPERES.

Les trois espèces de grandes vipères existent dans le Parc National. La vipère du Gabon (*Bitis gabonica* DUMÉRIL et BIBRON) et la vipère heurtante [*Bitis lachesis* (LAURENTI)] sont communes dans les plaines du lac Édouard, tandis que la vipère cornue [*Bitis nasicornis* (SHAW)] se rencontre surtout dans la plaine de lave, au pied des volcans. Les trois espèces sont très venimeuses et, comme pour les serpents en général, leur habitat est à proximité de l'eau.

La vipère heurtante est probablement la plus répandue (nom indigène : « Mpiri »), elle l'est en tout cas dans les régions basses, tandis que la vipère cornue vit le plus souvent dans la plaine de lave jusqu'à l'altitude de 1.800-1.900 m.

Les trois espèces sont ovo-vivipares. Pendant un court séjour que j'ai fait au camp de Lokandu, un soldat avait capturé une vipère cornue que nous avons gardée durant une quinzaine en captivité. Quelques jours après sa capture elle a eu onze jeunes, et le lendemain quatre autres. Peu après il a fallu la tuer, il lui restait dans le corps quatre jeunes prêts à voir le jour. Ces jeunes avaient à leur naissance de 12 à 15 cm de longueur.

Dans les plaines de la Kagera la vipère du Gabon est très commune, notamment aux endroits où la roche affleure. J'ai été plutôt étonné de la trouver en ces parages totalement dépourvus d'eau pendant la saison sèche et situés loin de toute rivière. D'autre part, j'ai rencontré aussi dans la plaine du lac Édouard, à environ 5-6 km de la rive du lac, une vipère du Gabon qui était blottie sous un buisson. C'était pendant une période de sécheresse et la plaine avait brûlé, après un espace de quatre ans écoulés sans incendie. Dans cette plaine les rats pullulaient dans tous les fourrés dénués de feuilles. Nous venions précisément de capturer l'un d'eux quand nous aperçûmes la vipère et, voulant voir comment les deux animaux allaient se comporter en présence l'un de l'autre, nous laissâmes tomber le rat à quelques centimètres de la tête du reptile. Ce dernier ne bougea pas, mais le rat lui fit face et les deux bêtes se regardèrent. Après les avoir observés ainsi pendant une dizaine de minutes sans qu'aucun des deux bougeât, je continuai mon chemin vers Vitshumbi. En repassant une bonne heure après, nous retrouvâmes la vipère à la même place, mais seule; elle avait englouti le rat dont la présence dans son corps était marquée par un renflement.

Malgré le grand nombre de ces serpents dans les régions du Parc National Albert et dans les pays voisins en général, je n'ai jamais entendu parler d'accidents causés par eux. J'ai, à l'occasion, demandé au docteur installé à Rutshuru s'il avait eu des cas de ce genre. Il m'a cité deux cas traités par lui, mais, dans aucun des deux, on n'avait pu savoir exactement quelle espèce de serpent était l'auteur des morsures. Dans le premier cas, la victime avait pu être sauvée grâce à une injection antivenimeuse; dans le second, qui, lui, fut mortel, il semble que ce fut le « Mamba » (*Dendroaspis*), car

il s'agissait d'une blessure à la tête reçue en forêt, et l'homme était mort moins d'une heure après avoir été mordu. Cet accident avait eu lieu dans la région de Rugari.

La nourriture principale de ces vipères consiste en petits rongeurs, grenouilles et oiseaux. Leur corps court et gros ne leur permet pas des déplacements rapides, mais, pour frapper de la tête, elles possèdent une force extraordinaire et leur regard semble avoir une telle vertu de fascination qu'il paralyse totalement la victime.

Les grandes vipères mesurent de 1 à 1,30 m de long.

COBRA ou NAJA; nom indigène : « Shira » ou « Nshila ».

Le serpent cracheur (*Naja nigricollis nigricollis* REINHARDT) est commun dans les plaines du lac Édouard, de même qu'une seconde espèce, le *Naja melanoleuca* HALLOWELL. Il n'est pas possible de les discriminer l'un de l'autre en se basant seulement sur la couleur de la peau qui très souvent est identique chez les deux espèces. La différence réside dans la forme des écailles de la tête.

Lorsque les naja sont alarmés, surpris ou effrayés, ils se dressent presque verticalement au-dessus du sol, la tête formant à peu près angle droit avec le corps. Normalement, le naja s'élève ainsi à un tiers de sa longueur, mais il peut le faire davantage. Le cou s'aplatit et semble se dilater, et souvent le serpent siffle alors, notamment s'il se sent en danger. Quand il est dans cette position, c'est une bête impressionnante, car il atteint souvent près de 2 m de longueur. Heureusement il n'est pas d'humeur agressive et, en ce qui concerne du moins le *Naja nigricollis nigricollis*, il se contente le plus souvent de « cracher » ou plus exactement de pulvériser son venin, et cela toujours dans la direction des yeux de son antagoniste. Il peut lancer ce venin à plusieurs mètres de distance avec une extrême précision.

Bien que j'aie rencontré souvent ce serpent en brousse, je n'ai qu'une fois pu me croire en danger. C'était dans les plaines de la Ruzizi, où je chassais en compagnie d'un ami, un capitaine anglais. Je m'étais arrêté pour regarder deux bushbuck qui se trouvaient à environ 200 m à notre gauche. Brusquement le capitaine me crie « Ne bougez pas ! ». Je me retourne de son côté et je le vois, le fusil en joue, visant, me semble-t-il, ma main droite. Je regarde dans la direction où il braquait son arme et j'aperçois, debout à côté de moi, un naja dont la tête touchait presque ma main. Je reste immobile, et lentement le serpent se retourne en arrière en abaissant la tête et disparaît dans un trou de termitière. Le capitaine n'avait pu tirer sur la bête, celle-ci étant d'abord trop près de ma main, puis étant, lorsqu'elle s'en alla, restée cachée par mes jambes.

A l'époque où je travaillais à la construction du gîte de Vitshumbi, la femme d'un de nos travailleurs était occupée à préparer la nourriture dans une hutte. Brusquement elle entend un sifflement à côté d'elle; elle tourne

la tête, aperçoit un naja debout et reçoit le venin dans les yeux. Hurlant de douleur, elle se précipite, aveuglée, au dehors et elle continue à crier. Un travailleur jette un regard dans la hutte, voit le pot contenant la nourriture renversé et entre pour le prendre, mais le serpent se dresse devant lui et il a tout juste le temps de détourner suffisamment la tête pour que le jet de venin atteigne, non ses yeux, mais sa joue. D'autres travailleurs interviennent alors et tuent le serpent en le coupant en deux avec une pelle. La femme continua à pleurer de douleur et ne se calma qu'un bon temps après. Le lendemain ses yeux étaient voilés de gris, mais deux jours plus tard ils étaient seulement fort rouges et elle pouvait voir de nouveau. La lumière lui fit mal pendant plus d'une semaine. Quant au travailleur qui avait reçu une décharge à la joue, la corrosion du venin resta marquée sur la peau, pendant plusieurs mois, par des taches blanches.

Quelques jours après cet incident, j'étais allé dans l'escarpement de Kabasha pour une question d'abornement sur la route. Je m'étais arrêté au camp des travailleurs pour avoir un renseignement chez le capita. Au milieu du village se trouvait une femme malade, la tête enveloppée dans une couverture. On me dit qu'elle avait mal aux yeux et ne supportait pas la lumière. Peu après, une autre femme portant un petit enfant sur les bras vint auprès de la patiente et lui injecta du lait de son sein dans les yeux malades. Intrigué par ces manœuvres, je m'informe et j'apprends que, la veille vers le soir, la femme était allée puiser de l'eau à la rivière en bas du village. En revenant, la cruche sur la tête, elle vit soudain un grand serpent se dresser devant elle et, avant d'avoir pu détourner la tête, elle reçut un jet de venin dans les yeux. Aveuglée et se tordant de douleur, elle laissa tomber sa cruche et appela au secours. Voilà donc deux cas similaires. Quant à l'application de lait humain dans les yeux, il s'agit là d'un vieux remède en usage dans cette tribu.

Le venin des naja est une neurotoxine qui a plus d'effet sur les vertébrés à sang froid, et c'est probablement la raison pour laquelle ce serpent se nourrit surtout de batraciens et de reptiles plutôt que de petits mammifères et d'oiseaux. On sait qu'il mange également des œufs et qu'il a la réputation de boire volontiers du lait. Un soir, au camp de la Rwindi, le boy d'un visiteur accourt effrayé au restaurant pour dire à son maître qu'il y avait un grand serpent dans la chambre où il déballait ses bagages. Nous allons tous voir et constatons qu'il y a en effet un naja dans la pièce. Celui-ci fut tué sans autre incident que le jet d'un peu de venin dans les yeux d'un aide-boy. Le calme était à peine rétabli que le boy revient dire qu'il y a un second serpent en dessous du lit. Nous rentrons dans la chambre et y trouvons, non pas un second serpent, mais un varan du Nil qui avait été tué, avalé et vomi par le naja lorsque le boy l'avait dérangé dans son repas. On comprend que le visiteur n'ait plus voulu, pour la nuit, d'une chambre hantée par des hôtes de ce genre.

Le naja est considéré comme très intelligent et est facile à apprivoiser. Aussi est-ce cette espèce qui est généralement employée par les charmeurs de serpents en Égypte.

#### MAMBA.

De tous les serpents venimeux, c'est le mamba qui est le plus dangereux. Il n'est heureusement pas commun dans le Parc National où l'on n'a constaté jusqu'ici la présence que d'une seule espèce, le mamba vert (*Dendroaspis jamesoni kaimosæ* LOVERIDGE). Bien que ce serpent puisse atteindre 3 m de longueur et davantage, il n'a pas la moitié de la grosseur d'un naja. Il se tient le plus souvent dans les buissons ou dans les arbres, où il se meut avec une rapidité extraordinaire et où il monte même très haut puisqu'il a été observé à plus de 10 m au-dessus du sol. Il descend à terre pour chercher sa nourriture parmi les petits rongeurs et les oiseaux. Sa tête étroite et son long corps mince peuvent le faire prendre pour un « Serpent des Bananiers » (*Chlorophis*), serpent non venimeux; il peut également prêter à confusion avec le « Boomslang vert » [*Dispholidus typus* (A. SMITH)], serpent venimeux parfois de teinte verte.

Chez le mamba vert la queue est noire et mesure environ 45 cm à l'âge adulte, mais on trouve des spécimens avec les écailles de la queue vertes et bordées de noir. Pendant la période de ponte ce serpent est particulièrement irritable, mais il semble que ceux de l'Afrique centrale sont beaucoup moins agressifs que ceux de l'Afrique du Sud où certaines tribus appellent ce reptile « Shadow of death », l'ombre de la mort, nom allusif à la rapidité et la quasi complète invisibilité avec lesquelles il pique ses victimes.

Le venin du mamba est une neurotoxine avec des propriétés hémotoxiques, raison pour laquelle ce serpent cherche sa nourriture parmi les vertébrés à sang chaud. Un être humain mordu par un mamba peut mourir après vingt minutes, en tout cas presque toujours dans l'heure qui suit la morsure.

Dans les régions du Parc National Albert, au Sud du lac Édouard, on a recueilli seulement jusqu'ici une bonne-demi-douzaine de serpents de cette espèce, mais celle-ci est probablement plus commune que ce chiffre ne le laisse supposer. Les noirs, qui tuent beaucoup de reptiles avec leur lance ou leur bâton, n'aiment pas de les toucher avec les mains. C'est pourquoi on trouve fréquemment l'une de ces bêtes morte sur la route ou en brousse, mais elle est généralement trop abîmée pour pouvoir figurer dans les collections, étant le plus souvent coupée en morceaux.

Dans l'Afrique du Sud le mamba est universellement craint, et non sans raison, car longue est la liste de ses victimes. Dans son livre déjà cité, *A guide to the snakes of Uganda*, le Colonel PITMAN raconte les méfaits d'un de ces redoutables serpents qui, pendant trois ans, avait terrorisé la région de Barotse Valley, où il avait fait onze victimes humaines. Quand enfin il fut tué, il mesurait 11 pieds et 9 pouces (3,58 m).

La vitesse de ce serpent est incroyable, dit le Colonel; son passage est marqué par une traînée de poussière soulevée qui le rend pratiquement invisible. En forêt, quand il passe en plein élan, son approche produit l'effet du vent dans la frondaison — un remous difficile à identifier un jour calme — et une soudaine agitation dans les feuilles jonchant la terre ou dans les buissons marque seule son passage.

Dans le Rapport annuel pour 1946 du « Game and Tse-Tse Control Department » de Northern Rhodesia, on trouve, pages 7-16, une histoire intéressante sur le « Black Mamba » du Game Ranger M.A.E.R. SCHULTZ. Il s'agit de quatre buffles dont les cadavres furent trouvés près d'une mare. Fallait-il attribuer leur mort à une épizootie, à l'eau empoisonnée, à la peste bovine ou à toute autre cause ? Le Game Ranger se rendit sur place. Pendant qu'il examinait les corps étendus par terre, son porteur d'arme pousse un cri de frayeur : « Black Mamba » zigzaguait rapidement vers eux. Le Ranger saisit la seule arme à portée de sa main, une carabine 22, et au moment où le mamba ralentissait, il le tire d'une balle à travers le cou. C'était un coup de chance, mais il n'y avait maintenant plus de doute sur la cause qui avait amené la mort des buffles.

Quand il attaque, le mamba cherche toujours soit le buste, soit le cou ou la figure, levant son avant-corps jusqu'à moitié de sa longueur, non pas verticalement comme le naja, mais obliquement en avant.

Le mamba est un serpent de forêt, mais on le trouve également dans les régions qui ont été déboisées. Dans les forêts des volcans il n'a pas encore été signalé, tandis que dans la région de Rutshuru plusieurs spécimens ont été récoltés. Il est plus que probable qu'il s'en trouve également un certain nombre dans la plaine de lave près de la Rutshuru.